

XYZ. La revue de la nouvelle



Vols de nuit

Jean Pierre Girard

Numéro 135, automne 2018

Armes : gâchette, poison, terreur et séduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. P. (2018). Vols de nuit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (135), 49–53.

Vols de nuit

Jean Pierre Girard

Nous étions à Pise depuis deux jours
lorsque je décidai de partir pour
Florence. Jacqueline était d'accord.
Elle était d'ailleurs toujours d'accord.

MARGUERITE DURAS,
Le marin de Gibraltar

LE PLI DISCRET de la taie d'oreiller imprimé sur sa joue
ambrée; une mèche de son impossible chevelure mauve
qu'elle souhaitait relever en toque avant de s'effondrer de
fatigue; la bouche qui bée un rien davantage, de minute en
minute, d'année en année; le consentement avec lequel elle
finit par s'offrir au sommeil, elle qui de jour monte aux bar-
ricades, s'oppose aux injustices, constamment s'insurge; ce
presque râle, son arythmique ronflement; le mince et succu-
lent filet de salive que vous n'osez lécher, ce soir, de peur de
l'éveiller; les relents de vin rouge à travers le parfum de sa
crème de nuit; le souvenir du doute dans son regard, tout à
l'heure, de nouveau sa vrille: *M'aimes-tu?...*; son incompré-
hension d'abord, puis sa paix relative, devant votre sourire,
et la coupe de rouge que vous levez vers elle, à son féminin
et décisif hommage: combien de gorgées semblables, depuis
si longtemps, vous étiez des gosses; sa jambe enfin délivrée
du poids de ce jour, mais qui vous enferme dans le tiers supé-
rieur gauche du lit; les couvertures tirées à elle; le mur, sur
votre gauche, mur collée auquel elle ne pourrait dormir, alors
c'est vous forcément qui faites face au mur, comme on dit,
chaque nuit depuis un si long moment — et ça vous semble
tout à fait dans l'ordre des choses que ce soit vous; l'éclairage
froid d'un lampadaire de ruelle derrière lequel se profile le
squelette d'un pont Jacques-Cartier ostensiblement illuminé,
éclairage incommodant pour celui-là seulement qui occupe
le côté gauche du lit, vous; la trop faible lueur de la veilleuse,

bien trop faible pour lire, seule lueur qui lui est supportable cependant, à elle (autant que nécessaire: elle ne tolère plus de s'éveiller dans le noir, cette crainte est apparue il y a neuf ou dix ans, aucune patience, aucun silence, aucune attente n'a vaincu la pénombre, elle craint tellement que son mari, votre propre frère, apprenne votre rôle dans sa vie, c'est une histoire lamentable, mais c'est la vôtre, c'est totalement votre vie, ce mauvais film, vous en vomiriez si ce n'était pas si intime et vrai); le réveille-matin qui résonnera à l'aube, deux ou trois heures après qu'enfin vous vous soyez à votre tour endormi; la trame sonore du film *Gladiator* qui tourne en boucle sur le lecteur laser, chaque fois que vous dormez ensemble, elle adore, et pour dormir cette musique est maintenant indispensable; ses soupirs quand par inadvertance vous respirez trop fort, ou alors quand vous êtes à votre tour dominé par la peur, et que votre crainte est perceptible pour cette femme, la vôtre, bel et bien, perceptible pour l'épouse de votre frère, même les nuits si rares de vos retrouvailles, quand elle sommeille enfin, près de vous, son homme, c'est elle qui le dit, vous êtes son homme, et le chant de sa parole vous enivre, et la trahison envers votre sang vous tue.

Vous naviguez ainsi.

Vous errez et vous revenez vers elle.

Dans le mensonge, et dans une terrible allégresse.

Vous restez là, à penser, tout près du centre du monde, son ventre, vous êtes évidemment navrant, mais vu d'en haut, de très loin, peut-être du pont Jacques-Cartier illuminé, vous êtes peut-être touchant, vous ne savez pas.

Vous respirez.

Vous regardez le plafond de tôle pressée, vous discernez des motifs qui ressemblent à des ovules, des gnomes, des dieux païens, des ânes, des pissenlits irrités, des parents morts.

« Quelque chose comme un homme », voilà, c'est vous, cette formulation vous vient à l'esprit, et soudainement vous revient aussi en tête la formule de Lévesque, en quatre-

50 vingt: « ... quelque chose comme un grand peuple ».

Il y a vingt ans, l'année de votre rencontre, cette toute jeune femme qui débarquait d'Europe, les cheveux roux dans le milieu du dos, les vôtres aussi longs que les siens à l'époque, votre barbe et ses seins magnifiques, libres dans un chandail lourd et vaste comme un amour naissant, cette amie-amante rousse que vous présentez par hasard à votre frère. Leur étrange union, spontanée. Vous avez ensuite décroché l'un et l'autre de bons boulots, chacun de votre côté, des contrats, vous avez l'un et l'autre vécu du chômage, dans des villes différentes, mais vous ne vous êtes jamais quittés réellement, sinon l'année de son mariage, et encore, chaque fois vous vous êtes retrouvés, ce n'était pas un pis-aller, c'était toujours un choix, dicté par cette attirance qui évidemment vous foudroie, tous les deux.

Vous chuchotez : « Je n'en veux pas d'autre, tu sais... Si tu pouvais être rassurée là-dessus... » Vous effleurez du revers de la main son épaule en terminant votre phrase. « Mais ce ne serait pas ton genre, être rassurée..., continuez-vous. Nous serions-nous immédiatement aimés à ce point, d'ailleurs, si tu n'étais une femme qu'il fallait tout le temps rassurer ? »

Elle bouge, on pourrait croire qu'elle vous en veut de ce discours nocturne, elle grogne. Vous chuchotez : « Bonne nuit, *Mona Mour*. » Elle bouge, grogne encore, une inintelligible remontrance peut-être, vous espérez qu'elle ne s'éveille pas tout à fait. Vous savez que ce n'est pas une remontrance, d'autres pourraient le déduire, mais pas vous. Vous souriez. Car elle a murmuré : « Bonne nuit, *Mona Mérick*. »

Vous embrassez le drap qui la couvre.

Vous l'appellerez toujours *Mona Mour*, et cette garde patiente que vous montez depuis tant d'années auprès d'elle, ces larcins rares, ces minuscules vols nocturnes et successifs que vous commettez sur son visage et qui vous permettent de dater la naissance de chacune de ses rides, d'une année à l'autre, eh bien, c'est votre trésor.

Vous êtes un voleur. Simple, naïf, sans malice. On dirait que vous assistez à quelque chose, quand vous respirez.



Ainsi, en cas de bataille, de lutte sanglante contre quiconque ou contre elle, votre seule arme, votre seul bouclier, ce sera le silence, ce sera la connaissance intime de ses rides, de leur trajectoire et de leur port.

Elle sait que vous aimez assez votre frère pour vous taire à jamais.

Le silence est le lieu de votre joie et de votre honte.

Vous n'utiliserez pas ce silence, il sera votre code et votre tombeau, l'agonie et la consécration des liens du sang, l'horrible mensonge : la parole et l'aveu ne seront jamais des armes.

Oui, c'est cela que vous imaginez, dans ce lit, près de votre *Mona Mour* : jamais vous ne prendrez les armes ou ne trahirez l'un ou l'autre, cette femme ou lui. Vous n'avez de leçon à donner à personne, mais jamais vous ne romprez ce silence. Votre frère est fou, il aime cette femme, vous êtes fou aussi, vous aimez aussi cette femme, et elle vous aime tous les deux, et vous les aimez tous les deux. Il n'y aura pas de dictionnaire dans votre histoire, il n'y aura aucune définition à ce que vous vivez, il n'y aura jamais de véritable explication, il n'y aura jamais de réponse aux innombrables *pourquoi ?*, il n'y aura que vous pour terminer votre propre livre, vos deux amours chercheront toujours ce qu'ils connaissent déjà, du vraisemblable et du compréhensible, mais vous n'avez malheureusement rien de connu ou de vraisemblable à leur offrir.

Vous êtes seul devant cette décision, comme un fagot qui se dévisage dans un miroir ; on ne respire que pour soi, on ne s'entraîne que pour soi, la seule adrénaline vient de vous et revient vers vous, le mensonge est une invention, vous savez que vous recommencerez demain à courir, le même manège, cet inestimable amour, vous direz oui chaque fois, vous piserez chaque ride, et vous aimeriez bien que cette femme ait raison quand elle vous dit poète, vous ne lui dites oui, chaque fois, que pour la reconforter ou la faire taire un instant, on

dirait qu'elle ne soupçonne pas le carcéral ascendant du silence sur sa vie, sur la vôtre, on dirait qu'elle fredonne en permanence en regardant un ballet de sabres.

Dans la nuit, vous savez qu'elle tremblera à l'appel de votre paume, et qu'elle vous entendra vivre et réfléchir dans une autre dimension, quand vous lécherez l'extrémité de son sein ; elle se mettra à fredonner, elle devinera que vous irez en elle, elle tournera son corps orangé vers vous, et vous ne saurez pas, au moment d'entrer doucement dans ces fruits, si c'est bien à vous qu'elle pense, mais vous oublierez rapidement les diables et les sangs, l'amour vous défoncera encore, vous verrez la vie ce soir comme on peut dévisager la planète Mars, seul sur une dune, ou comme une loque esseulée assise sur le soleil. Vous êtes un homme chargé de sens dans ce lit, comme un révolver chargé de balles dans le béton du socle d'une statue, et vous ne tirerez jamais sur les deux personnes que vous aimez le plus au monde.

Vous imaginez que vous n'avez plus peur de vous défendre ainsi — c'est le mot qui vous vient : *défendre*. Ce n'est plus exactement de la frayeur que vous ressentez en constatant que vous êtes redoutable et inoffensif à la fois, bourré de ce potentiel explosif que vous n'utiliserez jamais, même si l'idée de rester à tout prix pacifique, complètement figé dans le béton de l'amour, et consentant, vous terrifie parfois¹.

Joliette – Notre-Dame-des-Prairies
décembre 1991 – février 2018

1. Cette nouvelle n'est pas tirée d'une histoire « vraie ». Nous abordons une époque où il sera malheureusement nécessaire de le mentionner souvent. ndla.